

Marc 8.27-35 (Nouvelle Bible Second)

27 Jésus s'en alla avec ses disciples vers les villages voisins de Césarée de Philippe. En chemin, il interrogeait ses disciples : « Qui suis-je, au dire des hommes ? » 28 Ils lui dirent : « Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres, l'un des prophètes. » 29 Et lui leur demandait : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Prenant la parole, Pierre lui répond : « Tu es le Christ. » 30 Et il leur commanda sévèrement de ne parler de lui à personne. Jésus annonce sa passion et sa résurrection 31 Puis il commença à leur enseigner qu'il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort et que, trois jours après, il ressuscite. 32 Il tenait ouvertement ce langage. Pierre, le tirant à part, se mit à le réprimander. 33 Mais lui, se retournant et voyant ses disciples, réprimanda Pierre ; il lui dit : « Retire-toi ! Derrière moi, Satan, car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. » Comment il faut suivre Jésus 34 Puis il fit venir la foule avec ses disciples et il leur dit : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même et prenne sa croix, et qu'il me suive. 35 En effet, qui veut sauver sa vie, la perdra ; mais qui perdra sa vie à cause de moi et de l'Évangile, la sauvera. »

Prendre le pouvoir pour faire le bien ?

Jésus est le messie, le christ, mais il ne fallait pas le dire... Pourquoi ?

Le messie, à cette époque, était pour les Juifs celui qui avait reçu le seul pouvoir auquel on devait se soumettre. Il était aussi celui qui devait apporter au peuple le bonheur, la prospérité, la liberté, c'est-à-dire la bénédiction de Dieu. Dans les temps plus anciens, celui qui avait reçu l'onction était l'autorité religieuse suprême en même temps que le détenteur du pouvoir politique. C'est que l'on disait de lui qu'il était fils de Dieu.

Aussi, du messie, ce qu'on attend, c'est qu'il prenne le pouvoir et qu'il l'exerce pour le bien commun. Et voici apparaître une question de fond : le pouvoir permet-il de faire le bien ? Permet-il de faire du bien à long terme et pour tous ?

C'est une question que je me suis posée à plusieurs reprises, par exemple lorsque je circulais en Afrique à une époque où de nombreux coups d'État y avaient lieu. Certes, il arrivait que les auteurs de ces coups d'État ne cherchent qu'à devenir président à la place du président pour profiter des avantages du pouvoir.

Mais souvent, ces coups d'État étaient dus à de jeunes officiers écoeurés par la corruption, la gabegie et la violence du régime précédent. Ils se donnaient pour but de rétablir, ou tout simplement d'établir l'honnêteté et la justice, conditions de l'établissement d'une amélioration des conditions de vie de leurs concitoyens.

Et ils pensaient y parvenir dans la mesure où, en tant que militaires, ils disposaient des moyens d'imposer leur vision d'une société équitable. Pourtant, quelques années plus tard, on consta-

tait que leur pouvoir avait lui aussi dérivé vers la tyrannie et la concussion. C'est que le pouvoir privé de contre-pouvoir est une facilité dans laquelle on tombe aisément, il ouvre sur une pente que l'on a vite fait de dévaler.

Chez nous, dans les pays démocratiques, c'est par l'élection que les choses sont appelées à changer. Les nouveaux élus se promettent, chacun avec ses mots à lui, de laisser l'ancien monde derrière eux pour amener leur pays dans un nouveau monde. Un monde plus civilisé. Or, comme par une sorte d'anti-miracle, ce n'est pas ce qui se produit car des forces contraires, des pesanteurs, des circonstances diverses se sont manifestées auxquelles ont oublié de penser, que l'on estimait à tort faciles à contrer. Si bien que l'ancien monde était de retour. Ou même n'avait jamais disparu.

Le pouvoir permet-il de faire le bien ? De faire du bien ? Oui, sans doute un peu, on peut faire progresser le bien-être d'une population. Mais la leçon de l'histoire, c'est que les forces antagonistes, si elles perdent une bataille, ne perdent jamais la guerre.

Comme le disait Bertold Brecht, le ventre est toujours fécond d'où a surgi la bête immonde. On peut se demander si l'actualité n'en apporte pas, sinon la preuve, du moins la crainte. Oui, dira-t-on, mais si Dieu prenait le pouvoir ? Beaucoup aimeraient qu'il en soit ainsi, même et surtout les athées, semble-t-il, puisque leur athéisme vient souvent du fait, du moins le disent-ils, que l'existence de Dieu n'empêche aucun malheur. Que survienne un terrible tremblement de terre, et l'on s'écrie en effet : Que fait votre Dieu ? Eh bien, Dieu ne se montre pas. Il ne prend pas le pouvoir. C'est donc qu'il n'existe pas, dira-t-on. Pourquoi ne prend-il pas le pouvoir ? L'évangile nous l'ap-

prend de bien des manières : le pouvoir, chez les humains, est à l'inverse de Dieu. Le messie, ce fils de Dieu, ne ferait pas mieux que les autres potentats, quel que soit le désir qu'il en aurait.

C'est le sens de l'une des trois tentations, des trois désirs qu'il doit combattre en lui-même. Je te donnerai, lui dit l'Adversaire, toute cette puissance, et la gloire de tous les royaumes de la terre, si tu te prosternes devant moi. Comme il pourrait le faire, le bien de tous ces peuples ainsi rassemblés sous son sceptre !

On l'imagine alors, régnant sur le monde entier, entouré de ses chers disciples devenus des seigneurs habilités à gouverner toute la terre ! Cette seule vision a de quoi révolter tant on devine que ce serait le plus total des totalitarismes !

Le pouvoir est l'un des attributs du Diable, c'est-à-dire, plus précisément, l'une des conditions de la révolte contre Dieu. Ce n'est pas ainsi que Dieu règne. Comme l'écrivait l'apôtre Paul aux Corinthiens, il a choisi ce qui est faible dans le monde pour confondre les fortes.

C'est pourquoi le messie, à peine intronisé, à peine entré dans la ville sainte aux cris de Hosanna ! ne peut que se démettre, que se livrer aux gens de pouvoir. Qu'il s'agisse du pouvoir politique comme du pouvoir religieux. Sachant qu'à son époque, ce dernier était aussi un immense pouvoir économique.

Le messie va se livrer sans combattre. Il ne saurait en être autrement. S'il avait refusé de le faire, un autre aurait dû venir pour se faire la victime des pouvoirs assemblés. Et la cible des invectives du peuple. Celui qui se présente comme la Parole-même de Dieu ne peut s'aligner sur la démesure des humains.

Son pouvoir est ailleurs. Son règne est à arracher lui aussi de haute lutte, mais autrement. C'est à ce combat que fait allusion cette parole mystérieuse de Jésus : ce sont les violents qui s'emparent du Règne de Dieu. Ces gens-là sont ceux qui usent de la violence qui convient, la violence de l'amour.

Car l'amour véritable est violent. Il fait violence aux normes habituelles des sociétés humaines et à leurs défenseurs. La faiblesse supposée de l'amour fait violence à la force régnante. La folie douce de l'amour fait violence à l'ensemble des sages qui administrent notre monde.

Et cette violence-là n'est pas admise. Elle est trop dangereuse. C'est pourquoi la plupart de ceux qui

ont réellement, pratiquement, introduit ne serait-ce qu'un peu du pouvoir très pratique de l'amour au sein de leur société, ont été martyrisés, emprisonnés, voire tués. Je ne pense pas à ceux qui font du bien aux autres par ce qu'on appelle la charité, qui cherchent à amoindrir les effets de la violence qui les gouverne. Je pense à ceux dont l'amour est un combat, ceux qui s'attaquent, par la pratique de l'amour, à la racine du malheur des peuples. Pensez à des gens comme Gandhi ou Martin Luther King.

Eh bien, cette affaire-là regarde l'Église. Une Église qui ne gêne pas l'ordre habituel des choses file un mauvais coton. À condition que son comportement comme sa parole gênent des pouvoirs réellement injustes et malhonnêtes, bien sûr.

Et cette affaire-là regarde chacun de nous. Car à la racine de toute violence se tient un désir de pouvoir, fondé sur l'envie et sur la peur. Et ce désir réside en chacun de nous. Plus ou moins.

Tous les peuples, même ceux qui semblent pour le moment sans défense et sans ambition, portent en eux cette violence. Ce désir d'être les puissants. Les victimes comme les bourreaux.

C'est pourquoi notre vocation de disciples du Christ consiste à tout faire pour créer les conditions qui font une société paisible, autant que faire se peut débarrassée des colères et des peurs qui finissent mal.

Cela commence par l'éducation des enfants. Mais surtout par le souci à l'égard de ceux dont le malheur, ou la pauvreté, ou le peu d'éducation, ou la peur, ou tout cela ensemble, font qu'ils seront les premiers à se dresser contre l'autre afin de préserver le peu de pouvoir qui leur reste sur leur vie.

Jésus, au moment où Pierre reconnaît en lui le Christ, sait tout cela. C'est pourquoi il juge bon de ne pas laisser sa véritable identité s'ébruiter avant l'heure. Il ne veut pas susciter des enthousiasmes inutiles, des violences populaires, sans oublier les cruelles représailles des Romains. Il entrevoit la dernière semaine de sa vie sur terre et ce qu'il en attend lui suffit.

C'est pourquoi il nous faut aimer ce jeune homme qui va vers sa mort en sachant pourquoi il le fait. Il est l'image même de Dieu.

Sachant que le dernier mot sera donné ainsi : non, la violence du pouvoir, quel qu'il soit, n'est pas le dernier mot. Voici donc, pour finir, la folie de notre foi : l'amour est plus fort que la mort.